

se rappelant qu'un citoyen de Tlascala, au milieu du bruit des armes, profita de la facilité que lui offroit notre alphabet romain, pour écrire dans sa langue cinq gros volumes sur l'histoire d'une patrie dont il déplorait l'asservissement?

Nous ne résoudrons point ici le problème, d'ailleurs si important pour l'histoire, si les Mexicains du quinzième siècle étoient plus civilisés que les Péruviens, et si les uns et les autres, abandonnés à eux-mêmes, n'auroient pas fait des progrès plus rapides vers la culture intellectuelle que ceux qu'ils ont faits sous la domination du clergé espagnol? Nous n'examinerons pas non plus si, malgré le despotisme des princes aztèques, le perfectionnement de l'individu trouvoit moins d'entraves au Mexique que dans l'empire des Incas. Dans ce dernier, le législateur n'avoit voulu agir sur les hommes

ces livres d'autres peintures aztèques composées avec les mêmes signes, mais en forme de tapisseries de 63 décimètres ou 60 pieds carrés. J'en ai vu quelques-unes dans les archives de la vice-royauté à Mexico; j'en possède moi-même des fragmens que j'ai fait graver dans l'Atlas pittoresque qui accompagne la Relation historique de mon voyage.

que par masses : en les contenant dans une obéissance monastique, en les traitant comme des machines animées, il les forçoit à des travaux qui nous étonnent par leur ordonnance, par leur grandeur, et surtout par la persévérance de ceux qui les ont dirigés. Si nous analysons le mécanisme de cette théocratie péruvienne, généralement trop vantée en Europe, nous observerons que, partout où les peuples sont divisés en castes, dont chacune ne peut s'adonner qu'à de certains genres de travaux; que partout où les habitans ne jouissent pas d'une propriété particulière et travaillent au seul profit de la communauté, on pourra trouver des canaux, des chemins, des aqueducs, des pyramides, des constructions immenses; mais que ces peuples, conservant pendant des milliers d'années le même aspect d'aisance extérieure, n'avancent presque pas dans la culture morale, qui est le résultat de la liberté individuelle.

Dans le tableau que nous traçons des différentes races d'hommes qui composent la population de la Nouvelle-Espagne, nous nous bornons à considérer l'Indien mexicain dans son état actuel. Nous ne reconnoissons

en lui ni cette mobilité de sensations, de gestes et de traits, ni cette activité d'esprit qui caractérisent avantageusement plusieurs peuples des régions équinoxiales de l'Afrique. Il n'existe pas de contraste plus marquant que celui qu'offrent la vivacité impétueuse des Nègres du Congo et le flegme apparent de l'Indien cuivré. C'est surtout le sentiment de ce contraste qui porte les femmes indiennes à préférer les Nègres, non-seulement aux hommes de leur propre race, mais aux Européens même. L'indigène mexicain est grave, mélancolique, silencieux, aussi long-temps que les liqueurs enivrantes n'ont pas agi sur lui : cette gravité est surtout remarquable dans les enfans indiens, qui, à l'âge de quatre ou cinq ans, montrent beaucoup plus d'intelligence et de développement que les enfans des blancs. Le Mexicain aime à mettre du mystérieux dans ses actions les plus indifférentes ; les passions les plus violentes ne se peignent pas dans ses traits : il présente quelque chose d'effrayant lorsqu'il passe tout-à-coup du repos absolu à une agitation violente et effrénée. L'indigène du Pérou a plus de douceur dans ses mœurs ; l'énergie

du Mexicain dégénère en dureté. Ces différences peuvent naître de celles du culte et de l'ancien gouvernement des deux pays. Cette énergie se déploie surtout chez les habitans de Tlascala : au milieu de leur avilissement actuel, les descendans de ces républicains se distinguent encore par une certaine fierté de caractère que leur inspire le souvenir de leur ancienne grandeur.

Les Américains, comme les habitans de l'Indoustan et comme tous les peuples qui ont gémé long-temps sous le despotisme civil et religieux, tiennent avec une opiniâtreté extraordinaire à leurs habitudes, à leurs mœurs, à leurs opinions : je dis à leurs opinions, car l'introduction du christianisme n'a presque pas produit d'autre effet sur les indigènes du Mexique que de substituer des cérémonies nouvelles, symboles d'une religion douce et humaine, aux cérémonies d'un culte sanguinaire. Ce passage d'un rite ancien à un rite nouveau a été l'effet de la contrainte et non de la persuasion. Des événemens politiques ont amené ce changement. Dans le nouveau continent, comme dans l'ancien, les peuples à demi barbares étoient accou-

tumés à recevoir, des mains du vainqueur, de nouvelles lois, de nouvelles divinités; les dieux indigènes et vaincus leur paroissent céder aux dieux étrangers. Dans une mythologie aussi compliquée que celle des Mexicains, il étoit facile de trouver une parenté entre les divinités d'Aztlan et celles de l'Orient. Cortez sut même profiter adroitement d'une tradition populaire, d'après laquelle les Espagnols n'étoient que les descendans du roi Quetzalcoatl, qui avoit passé du Mexique à des pays situés à l'est pour y porter la culture et les lois. Les livres rituels que les Indiens composèrent en caractères hiéroglyphiques au commencement de la conquête, et dont je possède quelques fragmens, démontrent évidemment qu'à cette époque le christianisme se confondoit avec la mythologie mexicaine: le Saint-Esprit s'identifioit avec l'aigle sacré des Aztèques. Les missionnaires ne toleroient pas seulement, ils favorisoient même, jusqu'à un certain point, ce mélange d'idées par lequel le culte chrétien s'introduisoit plus facilement chez les indigènes; ils leur persuadèrent que l'Evangile, dans des temps très-anciens, avoit déjà

été prêché en Amérique; ils en recherchèrent les traces dans le rite aztèque, avec la même ardeur avec laquelle, de nos jours, les savans qui s'adonnent à l'étude du samskrit discutent l'analogie de la mythologie grecque avec celle des bords du Gange et du Burampouter.

Ces circonstances, qui seront détaillées dans un autre ouvrage, expliquent comment les indigènes mexicains, malgré l'opiniâtreté avec laquelle ils adhèrent à tout ce qui leur vient de leurs pères, ont oublié facilement leurs rites anciens. Ce n'est pas un dogme qui a cédé au dogme; ce n'est qu'un cérémonial qui a fait place à l'autre. Les natifs ne connoissent de la religion que les formes extérieures du culte. Amateurs de tout ce qui tient à un ordre de cérémonies prescrites, ils trouvent dans le culte chrétien des jouissances particulières. Les fêtes de l'église, les feux d'artifice qui les accompagnent, les processions mêlées de danses et de travestissemens baroques, sont pour le bas peuple indien une source féconde de divertissemens. C'est dans ces fêtes que se déploie le caractère national dans toute son individualité. Partout le rite chrétien a

pris les nuances du pays dans lequel il a été transplanté : aux îles Philippines et Marianes, les peuples de la race Malaye l'ont mêlé aux cérémonies qui leur sont propres ; dans la province de Pasto, sur le dos de la Cordillère des Andes, j'ai vu des Indiens masqués et ornés de grelots exécuter des danses sauvages autour de l'autel, tandis qu'un moine de St. François élevoit l'hostie.

Accoutumés à un long esclavage, tant sous la domination de leurs propres souverains que sous celle des premiers conquérans, les indigènes du Mexique souffrent patiemment les vexations auxquelles ils sont encore assez souvent exposés de la part des blancs : ils ne leur opposent qu'une ruse voilée sous les apparences les plus trompeuses de l'apathie et de la stupidité. Ne pouvant se venger que rarement des Espagnols, l'Indien se plaît à faire cause commune avec ceux-ci pour opprimer ses propres concitoyens : vexé depuis des siècles, forcé à une obéissance aveugle, il a le désir de tyranniser à son tour. Les villages indiens sont gouvernés par des magistrats de la race cuivrée : un alcade indien exerce son pouvoir avec une dureté d'autant

plus grande, qu'il est sûr d'être soutenu ou par le curé ou par le *subdélégué* espagnol. L'oppression a partout les mêmes effets, partout elle corrompt la morale.

Les indigènes appartenant presque tous à la classe des paysans et du bas peuple, il n'est pas facile de juger de leur aptitude pour les arts qui embellissent la vie. Je ne connois aucune race d'hommes qui paroisse plus dénuée d'imagination. Lorsqu'un Indien parvient à un certain degré de culture, il montre une grande facilité d'apprendre, un esprit juste, une logique naturelle, un penchant particulier à subtiliser ou à saisir les différences les plus fines des objets à comparer ; il raisonne froidement et avec ordre, mais il ne manifeste pas cette mobilité d'imagination ; ce coloris du sentiment, cet art de créer et de produire qui caractérisent les peuples du midi de l'Europe et plusieurs tribus de Nègres africains. Je n'énonce cependant cette opinion qu'avec réserve ; il faut être infiniment circonspect en prononçant sur ce que l'on ose appeler les dispositions morales ou intellectuelles de peuples dont nous sommes séparés par les entraves multipliées qui naissent de la diffé-

rence des langues, de celle des habitudes et des mœurs. Un observateur philosophe trouve inexact ce que, dans le centre de l'Europe cultivée, on a imprimé sur le caractère national des Espagnols, des François, des Italiens et des Allemands. Comment un voyageur, après avoir abordé dans une île, après avoir séjourné pendant quelque temps dans un pays lointain, s'arrogeroit-il le droit de prononcer sur les diverses facultés de l'âme, sur la prépondérance de la raison, de l'esprit et de l'imagination des peuples?

La musique et la danse des indigènes se ressentent du manque de gaieté qui les caractérise. Nous avons, M. Bonpland et moi, observé la même chose dans toute l'Amérique méridionale. Le chant est lugubre et mélancolique. Les femmes indiennes déploient plus de vivacité que les hommes; mais elles partagent les malheurs de l'asservissement auquel le sexe est condamné chez tous les peuples où la civilisation est encore très-imparfaite. Les femmes ne prennent point part à la danse; elles y assistent pour présenter aux danseurs des boissons fermentées qu'elles ont préparées de leurs mains.

Les Mexicains ont conservé un goût particulier pour la peinture et pour l'art de sculpter en pierre et en bois. On est étonné de voir ce qu'ils exécutent avec un mauvais couteau et sur les bois les plus durs. Ils s'exercent surtout à peindre des images et à sculpter des statues de saints: ils imitent servilement, depuis trois cents ans, les modèles que les Européens ont portés avec eux au commencement de la conquête; cette imitation tient même à un principe religieux qui date de très-loin. Au Mexique, comme dans l'Indoustan, il n'étoit pas permis aux fidèles de changer la moindre chose à la figure des idoles: tout ce qui appartenoit au rite des Aztèques et des Hindous étoit assujéti à des lois immuables. C'est par cette même raison que l'on juge mal de l'état des arts et du goût national chez ces peuples, si l'on ne considère que les figures monstrueuses sous lesquelles ils représentoient leurs divinités. Au Mexique, les images chrétiennes ont conservé en partie cette roideur et cette dureté des traits qui caractérisoient les tableaux hiéroglyphiques du siècle de Montezuma. Plusieurs enfans indiens élevés dans

les collèges de la capitale ou instruits à l'académie de peinture fondée par le roi, se sont distingués sans doute, mais c'est moins par leur génie que par leur application : sans sortir jamais de la route frayée, ils montrent beaucoup d'aptitude pour l'exercice des arts d'imitation; ils en déploient une plus grande encore pour les arts purement mécaniques. Cette aptitude deviendra un jour très-précieuse, lorsque les manufactures prendront de l'essor dans un pays où il reste tout à créer à un gouvernement régénérateur.

Les Indiens mexicains ont conservé le même goût pour les fleurs, que Cortez leur trouvoit de son temps : un bouquet étoit le cadeau le plus précieux que l'on fit aux ambassadeurs qui visitoient la cour de Montezuma. Ce monarque et ses prédécesseurs avoient réuni un grand nombre de plantes rares dans les jardins d'Istapalapan. Le fameux *arbre des mains*, le cheirostemon¹, décrit par M. Cervantes,

¹ M. Bonpland en a donné une figure dans nos *Plantes équinoxiales*, Vol. I, p. 75, pl. 24. Depuis peu, on a des pieds de l'*arbol de las manitas* dans les jardins de Montpellier et de Paris. Le cheirostemon est aussi remarquable, par la forme de sa corolle,

et dont on ne connut pendant long-temps qu'un seul individu d'une haute antiquité, paroît indiquer que les rois de Toluca cultivoient aussi des arbres étrangers à cette partie du Mexique. Cortez, dans ses Lettres à l'empereur Charles - Quint, vante souvent l'industrie que les Mexicains déployoient dans le jardinage; il se plaint qu'on ne lui envoie pas les graines des fleurs d'ornement et des plantes utiles qu'il a demandées à ses amis de Séville et de Madrid. Le goût pour les fleurs indique sans doute le sentiment du beau : on est étonné de le trouver chez une nation dans laquelle un culte sanguinaire et la fréquence des sacrifices paroissent avoir éteint tout ce qui tient à la sensibilité de l'âme et à la douceur des affections. Au grand marché de Mexico, le natif ne vend pas de pêches, pas d'ananas, pas de légumes, pas de pulque (le jus fermenté de l'agave), sans que sa boutique ne soit ornée de fleurs qui se renouvellent tous les jours. Le

que l'est, par la forme de ses fruits, le *gyrocarpus mexicain*, que nous avons introduit dans les jardins d'Europe, et dont le célèbre Jacquin n'avoit pu trouver la fleur.

marchand indien paroît assis dans un retranchement de verdure : une haie d'un mètre de haut, et formée d'herbes fraîches, surtout de graminées à feuilles délicates, entoure, comme un mur semi-circulaire, les fruits qui sont offerts au public ; le fond, d'un vert uni, est divisé par des guirlandes de fleurs qui sont parallèles les unes aux autres ; de petits bouquets placés symétriquement entre les festons, donnent à cette enceinte l'apparence d'un tapis parsemé de fleurs. L'Européen qui se plaît à étudier les habitudes du bas peuple, doit aussi être frappé du soin et de l'élégance avec lesquels les natifs distribuent les fruits qu'ils vendent dans de petites cages faites d'un bois très-léger : les sapotilles (achras), le mammea, les poires et les raisins en occupent le fond, tandis que le sommet est orné de fleurs odoriférantes. Cet art d'entrelacer des fleurs et des fruits date-t-il peut-être de cette époque heureuse où, long-temps avant l'introduction d'un rite inhumain, semblables aux Péruviens, les premiers habitans d'Anahuac offroient au grand esprit Teotl les prémices de leur récolte ?

Ces traits épars qui caractérisent les natifs

du Mexique appartiennent à l'Indien cultivateur, dont la civilisation, comme nous l'avons énoncé plus haut, se rapproche de celle des Chinois et des Japonais. Je ne pourrois dépeindre que plus imparfaitement encore les mœurs des Indiens nomades que les Espagnols embrassent sous la dénomination d'*Indios bravos*, et dont je n'ai vu que quelques individus, transportés à la capitale comme prisonniers de guerre. Les Mecos (tribu des Chichimèques), les Apaches, les Lipans, sont des hordes de peuples chasseurs qui, dans leurs courses souvent nocturnes, infestent les frontières de la Nouvelle-Biscaye, de la Sonora et du Nouveau-Mexique. Ces sauvages, comme ceux de l'Amérique méridionale, annoncent plus de mobilité d'esprit, plus de force de caractère que les Indiens cultivateurs ; quelques peuplades ont même des langues dont le mécanisme prouve une ancienne civilisation : ils ont beaucoup de difficulté d'apprendre nos idiomes européens, tandis qu'ils s'expriment dans le leur avec une facilité extrême. Ces mêmes chefs indiens, dont la morne taciturnité étonne l'observateur, tiennent des discours de plusieurs

heures, lorsqu'un grand intérêt les excite à rompre leur silence habituel. Nous avons observé cette même volubilité de langue dans les missions de la Guiane espagnole, parmi les Caribes du Bas-Orénoque, dont le langage est singulièrement riche et sonore.

Après avoir examiné la constitution physique et les facultés intellectuelles des Indiens, il nous reste à jeter un coup d'œil rapide sur leur état social. L'histoire des dernières classes d'un peuple est la relation des événemens qui, en fondant à la fois une grande inégalité de fortune, de jouissance et de bonheur individuel, ont placé peu à peu une partie de la nation sous la tutelle et dans la dépendance de l'autre. Cette relation, nous la cherchons presque en vain dans les annales de l'histoire : elles conservent la mémoire des grandes révolutions politiques, des guerres, des conquêtes et d'autres fléaux qui ont accablé l'humanité ; mais elles nous apprennent peu sur le sort plus ou moins déplorable de la classe la plus pauvre et la plus nombreuse de la société. Il n'y a qu'une très-petite partie de l'Europe dans laquelle le cultivateur jouisse librement du fruit de ses travaux, et cette liberté civile,

nous sommes forcés de l'avouer, n'est point autant le résultat d'une civilisation avancée que l'effet de ces crises violentes pendant lesquelles une classe ou un état a profité des dissensions des autres. Un vrai perfectionnement des institutions sociales dépend sans doute des lumières et du développement intellectuel ; mais l'enchaînement des ressorts qui meuvent un état est tel que, dans une partie de la nation, ce développement peut faire des progrès très-marquans, sans que la situation des dernières classes en devienne plus heureuse. Presque tout le nord de l'Europe nous confirme cette triste expérience : il y existe des pays dans lesquels, malgré la civilisation vantée des hautes classes de la société, le cultivateur vit encore aujourd'hui dans le même avilissement sous lequel il gémissait trois ou quatre siècles plus tôt. Nous trouverions peut-être le sort des Indiens plus heureux, si nous les comparions à celui des paysans de la Courlande, de la Russie et d'une grande partie de l'Allemagne septentrionale.

Les indigènes que nous voyons répandus aujourd'hui dans les villes, et surtout dans la

campagne du Mexique, et dont le nombre (en excluant ceux du sang mêlé) s'élève à deux millions et demi, sont ou descendants d'anciens cultivateurs, ou les restes de quelques grandes familles indiennes qui, dédaignant de s'allier aux conquérans espagnols, ont préféré labourer de leurs mains les champs que jadis ils faisoient cultiver par leurs vassaux. Cette différence influe sensiblement sur l'état politique des natifs; elle les divise en Indiens tributaires et Indiens nobles ou caciques. Ces derniers, d'après les lois espagnoles, doivent participer aux privilèges de la noblesse de Castille : mais dans leur situation actuelle cet avantage n'est qu'illusoire. Il est difficile de distinguer, par leur extérieur, les caciques de ces indigènes dont les ancêtres, du temps de Montezuma II, constituoient déjà le bas peuple ou la dernière caste de la nation mexicaine. Le noble, par la simplicité de son vêtement et de sa nourriture, par l'aspect de misère qu'il aime à présenter, se confond facilement avec l'Indien tributaire : ce dernier témoigne au premier un respect qui indique la distance prescrite par les anciennes constitutions de la hiérarchie aztèque. Les familles qui

jouissent des droits héréditaires du *cacicasgo*, loin de protéger la caste des natifs tributaires, abusent le plus souvent de leur influence. Exerçant la magistrature dans les villages indiens, ce sont eux qui lèvent la capitation : non-seulement ils se plaisent à devenir les instrumens des vexations des blancs, mais ils se servent aussi de leur pouvoir et de leur autorité pour extorquer de petites sommes à leur profit. Des intendans éclairés, qui ont étudié pendant long-temps l'intérieur de ce régime indien, assurent que les caciques pèsent fortement sur les indigènes tributaires. De même dans plusieurs parties de l'Europe, où les juifs sont encore privés des droits de citoyen, les rabbins pèsent sur les membres de la commune qui leur est confiée. La noblesse aztèque offre, d'ailleurs, la même grossièreté de mœurs, le même manque de civilisation que le bas peuple indien : elle demeure, pour ainsi dire, dans le même isolement, et les exemples de natifs mexicains qui, jouissant du *cacicasgo*, ont suivi la carrière de la robe ou de l'épée, sont infiniment rares; on trouve plus d'Indiens qui ont embrassé l'état ecclésiastique, surtout celui de

curé : la solitude des couvens ne paroît avoir d'attraits que pour les jeunes filles indiennes.

Lorsque les Espagnols firent la conquête du Mexique, ils trouvèrent déjà le peuple dans cet état d'abjection et de pauvreté qui accompagne partout le despotisme et la féodalité. L'empereur, les princes, la noblesse et le clergé (les *teopixquis*) possédoient seuls les terres les plus fertiles; les gouverneurs de province se permettoient impunément les exactions les plus graves; le cultivateur étoit avili. Les grands chemins, comme nous l'avons observé plus haut, fourmilloient de mendiants; le manque de grands quadrupèdes domestiques forçoit des milliers d'Indiens à faire le métier des bêtes de somme et à servir pour le transport du maïs, du coton, des peaux et d'autres denrées que les provinces les plus éloignées envoient comme tribut à la capitale. La conquête rendit l'état du bas peuple bien plus déplorable encore : on arracha le cultivateur ausol, pour le traîner dans des montagnes où commençoit l'exploitation des mines; un grand nombre d'Indiens furent obligés de suivre les armées, et de porter, manquant de nourriture et de repos, par des chemins

montueux, des fardeaux qui excédoient leurs forces. Toute propriété indienne, soit mobilière, soit foncière, étoit regardée comme appartenant au vainqueur. Ce principe atroce fut même sanctionné par une loi, qui assigne aux indigènes une petite portion de terrain autour des églises nouvellement construites.

La cour d'Espagne, voyant que le Nouveau-Continent se dépeuploit d'une manière rapide, prit des mesures bienfaisantes en apparence, mais que l'avarice et la ruse des conquérans (*conquistadores*) sut faire tourner contre ceux dont on se flattoit de soulager les malheurs. On introduisit le système des *encomiendas*. Les indigènes, dont la reine Isabelle avoit vainement proclamé la liberté, étoient jusqu'alors esclaves des blancs, qui se les agrégeoient indistinctement. Par l'établissement des *encomiendas*, l'esclavage prit des formes plus régulières. Pour finir les rixes entre les *conquistadores*, on partagea les restes du peuple conquis : les Indiens, divisés en tribus de plusieurs centaines de familles, eurent des maîtres nommés en Espagne parmi les soldats qui s'étoient distingués dans la conquête, et